

XXVI^E
ASSISES
DE LA
TRADUCTION
LITTÉRAIRE

TRADUIRE ÉROS

A... COMME ASSISES

CETTE année, le compte-rendu des aventures arlésiennes se décline au gré des lettres de l'alphabet, au gré surtout des commentaires, émotions et clins d'œil des participants qui nous ont envoyé leurs « mots fétiches ». TransLittérature les remercie chaleureusement de s'être livrés à cet exercice !

Contributeurs : Françoise Brun, Cécile Deniard, Yoann Gentric, Sarah Gurcel, Hélène Henry, Valérie Julia, Marie-Claire Pasquier, Blandine Péliissier, Agathe Peltreau, Karine Reignier, Anne-Marie Tatsis-Botton, Béatrice Trotignon, Cathy Ytak

Antique : Lundi 9. Assises closes. Fini aussi, le Conseil au Collège : vite, il reste deux heures pour aller voir César au Musée Bleu sur le Rhône. Tout au fond, dans la dernière salle, voici — non pas encore César, mais, au mur, une Victoire en bronze doré. Légère et court vêtue, elle arque le pied : elle avance, une autre Gradiva. Et voici revenues les Assises : tout le remue-méninges de l'atelier de grec ancien de Daniel Loayza, « particules » aériennes, accusatifs « thétiques », ellipses, élans, balancements, au service d'Éros qui brûle. « Traduire l'antique », avez-vous dit, Monsieur le Maire ? Non, traduire le rythme, le pas, le fleuve qui coule.

Aspirateur (Technique de l') : technique recommandée par Françoise Wuilmart lors de l'atelier d'allemand. Vous êtes en difficulté devant une tournure, ça ne vient pas, votre verve est en panne : videz-vous l'esprit en passant l'aspirateur, vous le rendrez disponible aux trouvailles.

Autocensure : La censure. Comment ne pas y songer en arrivant à Arles pour participer aux Assises consacrées à la traduction d'Éros ? Qu'elle soit politique, religieuse, morale, économique ou même éditoriale, les traducteurs, comme tous les professionnels de l'écrit, en furent et en sont souvent les premières victimes. Mais l'autocensure ? Je l'ai vue s'afficher de bien jolie manière aux joues d'Anders Bodegård, qui participait à la table ronde consacrée aux

œuvres de Sade. Invité à nous lire sa traduction en suédois d'un extrait de la *Philosophie dans le boudoir*, M. Bodegård s'exécuta... en rougissant jusqu'aux oreilles. Amusée, je l'observais en songeant que le divin marquis savait encore émouvoir jusqu'à ses plus habiles exégètes. Gêné de lire en public des écrits aussi licencieux, notre traducteur l'était assurément. Mais l'avait-il été dans le secret de son bureau au point de se livrer à une forme plus ou moins consciente d'autocensure ? Il nous offrit une partie de la réponse un peu plus tard, avouant qu'il avait parfois refusé certains ouvrages érotiques, trop éloignés de son éthique personnelle. Les autres participants au débat corroborèrent son propos, aucun d'eux n'ayant accepté de traduire *Les 120 journées de Sodome*. « Trop éprouvant ! » fut leur cri du cœur. Et je les comprends. Mais n'est-il pas troublant de constater que si Donatien de Sade fut peut-être l'auteur le moins sujet à l'autocensure de toute l'histoire de la littérature, il en subit aujourd'hui l'étrange contrecoup, ses traducteurs étrangers (auto)censurant ce que l'absence d'autocensure lui permit d'écrire dans son cachot de la Bastille ?

Censure : On s'est gaussé de la censure qui interdit Sade dans des pays comme la Hongrie ou la Russie. Vive la tolérance de nos pays démocratiques. Ah bon ? Dans l'atelier sur Henry Miller, personne parmi les quelque soixante présents ne l'avait jamais vu inscrit, au cours de ses études universitaires, dans un quelconque programme de littérature américaine. Moi-même, trente ans d'enseignement de cette même littérature, autocensure à peine consciente : pas une fois son nom n'a franchi la barrière de mes dents... En Amérique, la publication de ses œuvres n'a été autorisée qu'à partir de 1961. Jusque là, publié à Paris mais en anglais, pour un public restreint d'« expats », par Obelisk Press ou Olympia Press.

César : L'« homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes » était là, lui aussi. Et nous fûmes nombreux à faire l'Arles buissonnière pour aller contempler Jules, seul buste connu au monde dont – paraît-il – on soit certain qu'il fut fait d'après nature.

Chien : Dans le texte abordé lors de l'atelier de chinois, le héros, las de son épouse, veut trouver la plus belle femme du monde et la séduire ; hélas, il se trouve très pauvrement outillé pour l'entreprise. Il rencontre un mage-rebouteux-filou qui lui propose de remplacer l'organe insuffisant en lui greffant celui d'un chien. Marché conclu,

l'opération réussit, et voilà notre héros parti pour la gloire, nulle ne lui résiste, ce qui vaut au lecteur quelques scènes fort intéressantes (sinon faciles à traduire) – et beaucoup d'ennuis à l'auteur. Scandale, réprobation unanime, mise au ban de la société ! Mais pourquoi ? Adultère ? Pornographie ? Mépris des lois ? Broutilles. Transgression odieuse, mélange de l'animal et de l'humain ? Est-il accusé d'imposer aux femmes une manière d'abjecte zoophilie ? Vous n'y êtes pas ! La transgression insupportable, l'horreur, c'est l'acte chirurgical. Telle était la Chine au XVII^e siècle !

Cochon : « Ce qui me déplaît chez Sade, c'est qu'il écrit souvent comme un – », Jean Sgard.

Ellipse : Entre deux temps, deux images, deux phrases renversantes, deux mouvements de langues... se tient l'ellipse, prêtresse silencieuse de la naissance du désir.

Eros traductif : Artifice rhétorique forgé par l'espiègle Françoise Wuilmart pour justifier que son atelier d'allemand porte sur quatre poèmes d'un certain Ulf Stolterfoht, pas tant érotiques qu'historico-politiques (il y avait bien une allusion à une série pornographique américaine et une autre aux *Lois de l'hospitalité* de Pierre Klossowski à la fin du quatrième poème, hélas, comme il se doit, on aura tout juste eu le temps d'aller au bout du premier — la « déclaration du pétueux »...). Exercice de réinvention si délicat qu'il faut vraiment « être sadique pour écrire des textes pareils, et maso pour les traduire ».

Image : Voir **Syntaxe**.

Intermission : « Je commençai à la foubre dans la souche, pas gîte, mais plafondément, vomissant de prosir en entant la sangle encoustageante de Kella qui me pipillait le trétuce à paque chassage. En même temps, elle brit ses mars au cours de mes suisses mour me carotter, interluisant ses soies épartées dans mon filon et yé cassant dédicassement sur mes desses. Je ne tus esisper longtremps : lorsque je gentil la trute en main de souter, je me rebourrai et me remous débit, si levant Prella avec doigt en mépit de ses statestations de soute-nitainche ; je la semai contre roi, glissant ma glangue dans sa porche, la boutant tresque en la praïnant devant moi et l'artai jusqu'au mi où je l'échendis. », Harry Mathews, *Les Verts champs de moutarde de l'Afghanistan*, trad. G. Perec. (lu par Bernard Hoëpffner à la remise des prix Atlas Junior)

Langage : Qu'Eros est langage, on le savait. C'est presque une banalité de le dire, un lieu commun. Pourtant, jamais comme en ces Assises on ne l'a à ce point touché du doigt – aïe, miné, dès qu'Eros est là, le langage est miné. Et ce sont bien des bombes, vraies mines flottantes, que transporte avec lui le flux verbal qui sort à jet continu – miné, vous dis-je – sous la plume de Sade enfermé à la Bastille. Qui, pour nous en parler, à la table ronde « Traduire les libertins » ? Un quartette fait de deux dames, l'une russe, l'autre hongroise, deux messieurs, l'un suédois, l'autre anglais, et un maître d'œuvre pour manier la plaisante férule : et là, ô surprise... qui est-ce ? Jean Sgard, qui fut mon prof à la fac de Grenoble, en de lointaines années 70 commençantes où, malgré le grand vent qui venait de souffler sur les « mœurs », on n'osait pas encore se pencher sur le *Sofa* de Crébillon mais, plus chastement, sur ses *Égarements du cœur et de l'esprit*. Mais c'est autour de la *Philosophie dans le boudoir* que ces cinq personnes d'excellente éducation vont décliner en leur langue la subversion sadienne, qui roule l'obscénité dans la farine du beau langage pour nous la présenter plus indigeste, plus violente. « Dolmancé : Je voudrais qu'Eugénie me branlât un moment. (Elle le fait.) Oui, c'est cela... un peu plus vite, mon cœur... » En ces langues que je ne connais pas, comment était cette union de la syntaxe la plus châtiée avec l'ordure ? Je ne le saurai pas mais quelque chose me dit que seule l'élégance du français du XVIII^e pouvait créer semblable déflagration...

Langues : Si je devais (cruel dilemme) ne retenir qu'une chose de ces Assises, ce serait certainement la carte blanche à Leslie Kaplan et sa lecture d'un de ses poèmes publié il y a quelques années : « Translating is Sexy » (voir p. 83). Quoi de plus sexy en effet, quoi de plus érotique que la traduction, cet entremêlement de langues – langue(s) de l'auteur et langue(s) du traducteur – de langues qui se cherchent, qui se fouillent, qui aspirent à la rencontre mais se déroberent, de langues qui parfois s'interpénètrent et pourtant restent foncièrement irréductibles l'une à l'autre – et tant mieux car c'est bien aussi de cette mystérieuse différence que naît le désir de traduire.

Meschonnic : Patrick Quillier, tel « l'ombre portée de sa voix », nous lut en son hommage *Le Chant des Chants*. « Ma tête est pleine de rosée... ».

Microphone : Cet instrument qui, « turned on », en ébranle certains, en fait rougir d'autres, grandit ou rapetisse suivant la taille

de l'utilisateur, reçoit des souffles timides, rauques ou caressants, et peut faire s'embrouiller les langues, sera au cours des (d)ébats empoigné tour à tour par des pognes viriles ou féminines, tremblantes ou fermes, et pourra même à l'occasion voler de main en main pour finir par recueillir dans une ultime expiration la débâdada annoncée d'une profession en voie de féminisation.

Pain d'amour : (en vente rue des Arènes). Mode d'emploi : Empoignez le Pain d'amour d'une main ferme. Dégagez son extrémité de l'emballage avec infiniment de délicatesse pour éviter tout accident prématuré. Humez avec délice ses parfums de soleil. Goûtez du bout d'une langue gourmande l'onctuosité salée du houmous, le blanc crémeux du chèvre. Agacez, mordillez, puis enfournez franchement d'une bouche moelleuse. Sans pignocher, engloutissez et dévorez jusqu'à satiété. Enfin, léchez-vous discrètement les lèvres pour éviter de fâcheuses coulures dans le décolleté. Et commandez un dessert.

Point de vue : Quand Henry Miller ne décrit pas le corps des hommes, est-ce parce qu'il se conforme aux codes de la virilité de son époque ? Ou bien est-ce parce qu'il censure tout trouble homo-érotique ? Mais peut-être est-ce parce qu'il ne s'adresse qu'à un lectorat masculin ? On tranchera plus facilement pour ce qui est du genre de la littérature sentimentale où les codes sont stricts. Le lectorat est largement féminin, son point de vue est privilégié. Si la description des héros masculins est du coup fort détaillée, celle des héroïnes demeure allusive. Une constante dans le cliché : l'héroïne est brune ou châtain ; on reconnaît la prédatrice à la blondeur de ses mèches !

Rire : Le propre de l'homme, sans doute, mais trop propre – ou trop cathartique – pour être celui de l'*homo eroticus* ? C'est du moins la question qui s'est posée lors de l'atelier d'hébreu animé par Laurence Sendrowicz. Mais peu importe que la traduction des scènes de chevauchements frénétiques qui constituent l'acmé de certaines comédies de Hanokh Levin, comme *Les Insatiables*, rentre ou ne rentre pas *stricto sensu* dans le thème de ces Assises. (Du reste, Éros n'est-il pas plus chez lui sur le seuil que dans la place ?) Ces scènes, toutes positions confondues, rappellent qu'en théâtre, comme en amour – mais peut-être plus qu'en tout autre genre littéraire –, tout est question de rythme et que la seule traduction fidèle est celle qui « fonctionne » au plateau. Levin était persuadé que son théâtre était

trop intrinsèquement israélien pour faire rire un public étranger. Ses traductrices françaises ont prouvé qu'il avait tort. Il semblerait que les traductions américaines, attachées à une conception de la fidélité que nous ne pouvons ici que qualifier de « prude » pour son manque d'audace, condamnent pour le moment les pièces de Levin à une triste chasteté : pas de public à embraser – du moins pas encore.

Sado-masochisme : Voir Éros Traductif

Scélératesse : Alain Fleischer, inattendu, quelque chose du gamin émerveillé d'avoir le droit lui aussi de mettre sa « scélératesse » dans le « quidest » de Roberte, et même que ladite inspectrice, qui l'eût cru, en redemande.

Sex and Money : « Money money money » chante Liza Minelli dans *Cabaret*. Tout circule, l'argent et les filles. En 1940, un « bibliophile » demande à Henry Miller d'écrire pour un soi-disant vieux client fortuné des récits érotiques payés cent dollars par mois. À un dollar la page, c'est Anaïs Nin qui s'y colle. « Gonzalo avait besoin d'argent pour le dentiste, Helba avait besoin d'un miroir pour sa danse, et Henry voulait se payer le voyage pour les États-Unis. » Elle s'ingénie à inventer des scénarios divers et variés, mais s'entend dire « Laissez tomber la poésie. Que du sexe ! » Ils s'y mettent à plusieurs, Robert Duncan, George Barker, Caresse Crosby et quelques autres, inventant de soi-disant « journaux érotiques » : « Nous avons tous besoin d'argent, alors on faisait un fonds commun d'histoires, en cherchant dans le *Kama Sutra*, Krafft-Ebbing et les livres de médecine. » Le sexe réduit à sa description clinique, sans le mystère, sans l'émotion des gestes, sans l'atmosphère, sans le désir, sans les liens amoureux : quelle monotonie. Même s'ils s'amuse bien dans cette entreprise collective qui paye leurs factures, ils en arrivent à la conclusion qu'ils ne seraient pas loin de faire vœu de chasteté...

Shocking : La table ronde du vendredi après-midi réunit des traducteurs de Sade, hongrois, anglais, russe, suédois. La présentation de Jean Sgard, spécialiste du roman du XVIII^e, est joyeuse, enjouée, badine : Éros est un coquin. Puis chaque traducteur propose de lire le même extrait, chacun dans sa langue, pour servir de support à leurs débats. Ilona Kovacs en hongrois : le public écoute sans broncher, goûte les sonorités, on sent bien que ça dialogue, que le ton est ferme, un peu sévère mais pour l'heure, Sade est encore loin du Méjean, quelque part près de Budapest. Applaudissements polis. Puis

Elena Morozova lit sa traduction russe du même passage : ici, la salle frémit un peu plus, il y a sûrement davantage de russophones dans l'assistance, et puis la traductrice a de l'ardeur à lire son texte. On l'applaudit aussi. C'est alors que l'Anglais Terence Hale commence sa lecture : « Show me your arse, madam. Yes, let me see your cunt so that I might kiss it while I am being felated. My blasphemies will not surprise you then. Whenever I have a hard-on, it is one of my greatest pleasures to curse God ». Groupes. Soudain le voile s'est levé sur cet extrait resté jusque là mystérieux pour beaucoup. Aux sourires discrets des quelques hungarophones et russophones se substituent les rires de toute une salle d'anglophones. Hégémonie de l'anglais. Enfin, Anders Bodegård, avec sa version suédoise, se charge de faire retomber le voile. Pas tout à fait cependant car à présent que le sens est là, toute la salle a l'impression de comprendre le suédois.

Syntaxe : Éros est un ange gracieux, un grammairien avant toute chose, un as de la syntaxe par laquelle est mise en mouvement l'image fixe — cette image sous la dictée de laquelle l'écrivain traduit le langage universel de l'érotisme. Le lexique a tôt fait de perdre tout mystère ; la désignation et la qualification n'offrent qu'une émotion fugitive, un dénudement éphémère. Dans sa toute puissance, la syntaxe déclenche le mouvement du désir qui est celui de la langue.

Tentation : Lors de l'atelier d'arabe, Catherine Charruau nous fait partager son expérience de traduction d'un auteur / poète qui non seulement connaît le français, mais écrit aussi parfois dans cette langue. En 2006, Mohammed El Amraoui traduit de l'arabe vers le français un de ses poèmes, et cède à la tentation. La tentation qu'a tout écrivain de se réécrire, de s'écarter de l'original, de trouver d'autres sonorités... Mais il le sent et sait qu'il est peut-être en train de se trahir. Quelques années plus tard, il demande à Catherine Charruau de le traduire à son tour. Au final, les deux versions se confrontent avant de s'entremêler joyeusement.

Zaïn : septième lettre de l'alphabet hébraïque pouvant aussi signifier « bite », source d'innombrables jeux de mots dans le théâtre de Hanokh Levin. L'une des questions posées dans l'atelier d'hébreu (animé avec panache par Laurence Sendrowicz) fut la suivante : peut-on remplacer « ך » par « q », autrement dit peut-on remplacer « bite » par « cul » ? On s'en doute, cette question n'a pas trouvé de réponse définitive.